



De Gaza à la Californie : les feux qui nous relient

Description

Les incendies qui brûlent aujourd'hui en Palestine et à Los Angeles sont les symptômes d'une même maladie : un système qui valorise la conquête au détriment de la conservation, le profit au détriment des personnes et l'expansion au détriment de l'existence.

Par Ahmad Ibsais, le 11 janvier 2025



Scène de l'incendie de Palisades qui s'est déclaré dans la ville de Los Angeles, janvier 2025. (Photo : Département californien des feux et de la protection contre les incendies (CAL FIRE)/Flickr)

Ces derniers jours, j'ai regardé sur mon téléphone des maisons, des histoires et des souvenirs brûler. Mais cette fois, ce n'était pas Gaza. Je regardais les [Palissades](#) brûler. Les collines sont en feu, évoquant un autre brasier qui fait rage à des milliers de kilomètres de là. Pendant quinze mois, j'ai vu la terre et la population de Gaza brûler à travers les écrans et les gros titres, et maintenant que je regarde le ciel d'une ville américaine se remplir de fumée, les distances entre ces catastrophes s'effondrent en une vérité unique et brûlante : ces flammes parlent le même langage de destruction que le colonialisme.

L'incendie qui consume les Palisades n'est pas seulement un feu de forêt californien, c'est un miroir qui reflète une crise mondiale de catastrophes liées entre elles. Lorsque je ferme les yeux, les images se confondent : des collines en feu en Californie, des oliveraies qui brûlent à Gaza et dans la Palestine historique, des horizons étouffés par une fumée qui ne connaît pas de frontières.

[Des recherches menées](#) par l'université de Lancaster ont révélé qu'au cours des soixante premiers jours qui ont suivi le 7 octobre, la réponse militaire à Gaza a généré plus de gaz à effet de serre que vingt nations vulnérables au climat en émettent en une année

entière. En un seul mois à?? octobre 2023 à?? Israël a largué 25 000 tonnes de bombes sur Gaza, libérant des gaz à effet de serre équivalents à la combustion de 150 000 tonnes de charbon. Les vols cargo américains livrant des armes ont consommé 50 millions de litres de carburant d'aviation en décembre, rejetant 133 000 tonnes de CO2 dans notre atmosphère commune, soit plus que ce que la nation entière de la Grenade émet chaque année.

Mais cette catastrophe environnementale n'a pas commencé avec le génocide actuel. Pendant des décennies, les Palestiniens ont vécu et travaillé de manière durable avec leur environnement, en préservant les paysages indigènes et en cultivant une grande variété de produits, de la pastèque aux olives, ces dernières constituant un élément central de la culture et de l'identité palestiniennes. Depuis 1967, Israël a systématiquement déraciné au moins 2,5 millions d'arbres dans le territoire palestinien occupé, dont près d'un million d'oliviers, qui constituaient la principale source d'alimentation et de revenus pour de nombreux Palestiniens. Israël a remplacé ces arbres par de la végétation européenne importée, reflétant peut-être ses propres racines européennes. Cette destruction a entraîné la fragmentation des habitats, la désertification, la dégradation des terres et l'érosion des sols qui affectent la résilience climatique de toute la région.

Si l'on inclut le coût climatique des infrastructures de guerre à?? les tunnels, les murs, les installations militaires à?? le total s'élève à 450 000 tonnes métriques d'équivalent CO2, ce qui dépasse les émissions annuelles de 33 pays. Chaque bombe qui tombe sur Gaza se répercute sur notre avenir collectif, son impact se faisant sentir par la montée des eaux, le réchauffement des températures et, oui, par les incendies qui menacent désormais les collines californiennes.

Je pense aux agriculteurs de Gaza qui, pendant des générations, ont entretenu 170 kilomètres carrés de vergers et de champs florissants, soit près de la moitié de leurs terres consacrées à l'alimentation de leur population. Aujourd'hui, les images satellite montrent des terres en friche où poussaient autrefois les jardins. L'armée israélienne a détruit 70 % des puits d'eau du nord de Gaza, démolis des milliers de serres et transformé un sol fertile en terre toxique. Tout cela est produit parallèlement à la décimation de 80 % de toutes les infrastructures de Gaza. Rien qu'entre octobre 2023 et mars 2024, 48 % de la couverture arborée de Gaza a été perdue ou endommagée, soit détruite par des opérations militaires, soit coupée par des personnes désespérées cherchant du carburant sous le blocus.

L'ironie américaine ne s'échappe pas : Le maire de Los Angeles a supprimé 17,6 millions de dollars de ses services d'incendie, tandis que la Californie a envoyé 610 millions de dollars à Israël par l'intermédiaire des contribuables. La Wonderful Company, qui contrôle près de 60 % de l'eau californienne par l'intermédiaire de la famille Resnick, injecte des millions pour soutenir l'expansion territoriale qui a transformé le paysage de Gaza en une catastrophe environnementale. D'ici, en 2025, Joe Biden tente de faire pression pour une aide militaire supplémentaire de 8 milliards d'euros afin de financer un génocide, alors que des milliers de citoyens américains, d' Asheville (Caroline du Nord) à Los Angeles, suffoquent sous l'effet de la crise climatique. Nous finançons les flammes qui finiront par atteindre nos propres portes.



Scène de l'incendie de Palisades qui s'est déclenché dans la ville de Los Angeles, janvier 2025. (Photo : Département californien des forêts et de la protection contre les incendies (CAL FIRE)/Flickr)

Les plaies environnementales de Gaza ne se refermeront pas facilement. [Trente-sept millions de tonnes de débris](#) jonchent désormais le paysage, un héritage toxique qui empoisonnera le sol et l'eau pendant des générations. Chaque jour, 130 000 mètres cubes d'[eaux usées](#) non traitées se versent dans la mer Méditerranée, non pas parce que les Palestiniens ont choisi cette dévastation, mais parce que la violence israélienne a brisé leurs infrastructures, leur capacité à prendre soin de leur terre comme ils le font depuis des innombrables générations.

Lorsque je vois des militants écologistes se détourner de Gaza, j'ai envie de les secouer pour qu'ils se réveillent. La [reconstruction](#) des 100 000 bâtiments endommagés de Gaza nécessitera elle seule 30 millions de tonnes métriques de gaz à effet de serre, soit l'équivalent des émissions annuelles de la Nouvelle-Zélande et un volume supérieur à celui de 135 autres pays, dont le Sri Lanka et le Liban. Il s'agit d'une dette climatique que nous devons tous payer, d'un incendie que nous devons tous combattre.

Les flammes que je vois consumer les Palissades font écho aux souffrances de Gaza : des maisons réduites en cendres, des paysages transformés, des vies bouleversées. Mais elles portent aussi quelque chose d'autre : un avertissement urgent sur notre destin commun. Lorsque nous autorisons le bombardement des nappes aquifères de Gaza et l'empoisonnement de son sol, nous accueillons la crise climatique qui embrase aujourd'hui la Californie.

L'écocide de Gaza, reconnu comme un crime de guerre par le Statut de Rome, n'est pas seulement une tragédie lointaine. C'est un signe avant-coureur de notre avenir collectif si nous continuons à permettre que la guerre environnementale et le génocide ne soient pas contestés. Comme le souligne [Benjamin Neimark](#), de l'université Queen Mary de Londres, « l'exceptionnalisme environnemental des militaires leur permet de polluer en toute impunité, comme si les émissions de carbone crachées par leurs chars et leurs avions de chasse ne comptaient pas. Cela doit cesser.

Ce qui brule aujourd'hui en Palestine et à Los Angeles est le symptôme d'une même maladie : un système qui valorise la conquête au détriment de la conservation, le profit au détriment des personnes, l'expansion au détriment de l'existence. C'est l'héritage d'une vision du monde qui a cherché à faire taire les voix indignées qui avaient compris ce que nous devons maintenant apprendre, à savoir que les blessures de la terre sont les nôtres.

Ce que vous autorisez à Gaza, vous l'autorisez partout. Aujourd'hui, ce sont leurs champs qui brûlent sous des tonnes de bombes ; demain, ce seront nos forêts. Les feux qui nous relient exigent que nous voyions enfin cette vérité : soit nous nous dressons ensemble contre cette destruction, soit nous brûlons tous séparément.

Ahmad Ibsais est Palestinien américain de première génération et étudiant en droit. Il écrit la lettre d'information [State of Siege](#).

Traduction : JB pour l'Agence Média Palestine

Source : Mondoweiss

date créée
2025/01/13